

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Importante conférence.

Des délégués des bourses, des ligues progressistes et des organisations commerciales et industrielles de la Nouvelle-Orléans et de l'Etat ont été convoqués par le président de l'Union Progressiste de la Nouvelle-Orléans, à une conférence qui s'ouvrira samedi prochain.

C'est assurément l'une des plus importantes qui auront été tenues dans notre ville depuis nombre d'années. Et si le projet des promoteurs est adopté son exécution aura pour la prospérité future de notre Etat des résultats prodigieux. En effet, ils ont pour but, ces promoteurs, de faire disparaître les obstacles que rencontrent les capitalistes qui désirent placer leur argent en Louisiane, obstacles qui les en écartent et ont tant nu jusqu'ici à son développement.

Il ne suffit pas d'offrir de grands avantages pour attirer les capitaux: il était la seule condition qui s'attachait en Louisiane, qui offre dans tous les genres des placements incompatibles; il faut que ceux qui les apportent et les placent non seulement en restent les maîtres, mais aient la certitude qu'ils ne seront pas frappés de taxes onéreuses.

Or, les financiers, les commerçants, les industriels, les agriculteurs, tous ceux qui sont intéressés au développement et à la prospérité de l'Etat, estiment qu'une des causes principales de l'éloignement des capitaux étrangers et de la loi sur les taxes hypothécaires, qui les frappe pratiquement d'embargo. Dans leur opinion, une modification de cette loi qui leverait cet embargo et rendrait toute liberté aux capitalistes, en même temps qu'elle laisserait intacts les revenus, aurait les plus heureux résultats.

Les chefs des grandes organisations financières, commerciales et industrielles et autres ont les données voulues pour juger de l'utilité de cette réforme, et c'est parce qu'ils sont convaincus qu'elle sera d'un grand bénéfice pour l'Etat qu'ils ont décidé d'appeler sur elle l'attention de l'Assemblée Générale qui entre en session la semaine prochaine.

La conférence de samedi au mémoire devant être soumise à la législature sera discutée par les délégués, et indubitablement approuvée. Deux mesures seront recommandées aux législateurs, l'une amendant la loi sur les taxes hypothécaires de façon à supprimer l'embargo sur les capitaux étrangers, l'autre laissant en vigueur pour une période de dix ans, à partir du 1er janvier 1910, l'article 230 de la constitution.

Les délégués de la Nouvelle-Orléans, aussi bien que ceux de Shreve-

port, de Monroe, de Gretna, de Bogalusa et d'autres points, ont déjà annoncé l'intention d'approuver les mesures projetées, de sorte que c'est un mémoire unanimement signé qui sera adressé aux Chambres siégeant à Baton Rouge.

Il est à penser que dans ces conditions, les législateurs prendront en considération de façon toute particulière les recommandations de la conférence, et qu'en traitant la question ils seront guidés par le grand intérêt qu'ils portent à la prospérité future de l'Etat qui leur a confié la gérance de ses affaires.

JOURNAL D'UN COMEDIEN.

Les sombres événements qui se sont accomplis ces temps derniers en Haïti et au Venezuela ayant fait revivre en ma pensée l'inimitable souvenir des jours heureux passés sous le vivifiant soleil de ces magiques contrées, il m'a paru que, sous votre ciel brumeux, cette évocation ferait rire, aux yeux du lecteur, le bienfaisant mirage d'une vision où la splendeur du beau atteinte les limites de l'in vraisemblable!

Pauvre et douce Haïti! alors que nous parcourions joyeusement ton petit coin de terre ensoleillé, qui nous eût dit que tu verrais se renouveler les sanglantes mesures imposées, parait-il, par la raison d'Etat? et que le sang de tant de victimes abreuverait le sol béni que Dieu ne semble avoir créé que pour en faire un vaste parterre de fleurs et de fruits?

Après deux mois de séjour dans ce Paradis, l'heure de la séparation ayant sonné, il nous faut, non sans un violent effort, nous arracher à tant de doux lieux, pour prendre place à bord du "Wilhelm III," de la Compagnie hollandaise, venant de Colon à destination du Havre, avec escales. Il nous débarquera à Porto-Cabello, d'où nous gagnons Caracas et rentrerons en France par la Martinique, Gibraltar et la côte marocaine.

Une dernière coupe de champagne, un coup de cloche, un dernier embrassement et, de tant de jours trop vite écoulés, il ne nous restera plus que le souvenir.

Dans la nuit disparaissent lentement les barques qui ont amené nos amis, on lève l'ancre... adieu, coquette Haïti, en route pour le Venezuela!

La nuit est belle!... Dans la cabine, le chœur est tel que je me lève, et monte sur le pont, pour chercher un peu de fraîcheur... Mais la mer est devenue houleuse, et je constate avec mélancolie que le "Wilhelm III," perdant toute gravité hollandaise, se livre à de regrettables cavalcades!

Au jour naissant, j'entends le son lointain des cloches et des clairons, nous touchons aux Cayes. Le capitaine me dit, au moment où nous descendons à terre, que c'est la fête de l'agriculture, une des solennités les plus en honneur en ces parages.

Nous croisons un détachement de soldats. Le lieutenant qui le commande semble très fier de ses épaulettes, et de son pantalon, "jadis gracieux," mais à qui le soleil a imprimé un ton du plus beau rose!

Bon marche! le "Wilhelm III," bateau confortable; quant à la nourriture, je croyais naïvement que je n'avais plus rien à redouter! Nive croyance!... Donce folie!

Il y a un peu de tout à bord: une troupe d'opérette, des nègres joueurs de divers instruments, deux gardes-chiourme, des singes, des perroquets, et même un porc d'une monstrueuse grosseur... qui tient absolument à prendre ses quartiers dans les premières.

Le voyant maltraité, j'essaie de faire comprendre au capitaine qu'à la rigueur, la présence de ce "cher ange," comme le désigne Mouselat, ne constituerait pas un cas exceptionnel... Infroductueux efforts!

Comme il faut débarquer quelques boîtes, nous assistons à une scène assez curieuse; on met tout simplement les bêtes à la mer, le plus près possible de la terre ferme, puisqu'il n'y a pas de wharf... et, aussitôt, les paisibles animaux se mettent à nager docilement... et gagnent le rivage.

Pendant notre escale, nous faisons visite à M. Sandra, vice-consul de France, qui, comme beaucoup de nos agents consulaires en Haïti, tient un grand magasin, où se vendent les objets de première nécessité.

Mme Sandra nous raconte qu'elle avait une servante dont le service était excellent, mais que cette fille l'a quittée, parce qu'en voyant revenir de voyage son maître, M. Sandra, qu'elle ne connaissait pas, elle avait constaté que son visage était de couleur plus foncée que le sien... question de nœud!

Tout au fond du jardin, où les arbres posaient d'admirables ornières, je saisis le tombeau de la famille Sandra, chacun, ici, pouvant garder chez soi ses chères morts n'ayant, pour les fleurir à toute heure, qu'à étendre la main.

Nouvelles escales à Jacmel et à Caraqueas. Nous assistons à un chargement de sacs de café, deux des noirs, montant des chalands, amenés à bord.

Du haut du gaillard d'arrière, j'entends ce dialogue échangé entre deux noirs, dont la teinte leur eût permis de servir sans humiliation chez M. Sandra.

— Oh! mousié, moi, tout à l'heu, donnez comp contenta à vous!

Et l'autre de répondre avec un sourire qui découvre ses dents blanches: "Ah! mon ché... pas veni ici pou ça?" Et pendant ce temps, on entend la voix du contremaître, non moins coloré que ses subalternes, leur crier:

— Pas palé mouches... toujour palé, pas travaillé... J'ai négligé de dire que Caraqueas est une petite ville coquette, moderne, éclairée à l'électricité; que ses rues sont alignées, et, dans le quartier aristocratique, les villas, les petites hôtels sont d'un style tout à fait parisien.

Pendant la guerre de 1870, il y eut, me dit le ministre des relations extérieures, des batailles dans les rues de Caraqueas, entre les Vénézuéliens et les résidents allemands, la population de cette petite capitale ayant pris fait et cause pour la France!

La place Bolivar, joli jardin public, est plantée d'arbres exotiques, sur lesquels fleurit l'orchidée. Tous les soirs, la musique de la garde y donne des concerts très suivis. Nous dînons chez M. Mator. Impossible de rêver un intérieur plus élégant, plus spacieux, et de son pantalon, "jadis gracieux," mais à qui le soleil a imprimé un ton du plus beau rose!

Au cours d'une visite au ministre de l'Intérieur, comme il me parlait des tendances de la littérature moderne, tout à coup l'Excellence s'arrêtait brusquement, me dit: "Attendez un ins-

tant, je vous prie; il y a, ce me semble, en ce moment un peu de tremblement de terre... Je vais m'informer."

Puis, revenant à moi, après avoir échangé quelques mots avec son chef de cabinet: "Je m'étais trompé, me dit-il, en soupirant, rien à craindre pour aujourd'hui!"

Comme j'allais prendre congé, du balcon de son cabinet, me montrant à l'horizon les hautes montagnes, au sommet desquelles il y a des forêts vierges, le ministre ajouta:

— Si le cœur vous en dit: après-demain, en compagnie de quelques amis, nous faisons une petite battue de jaguars et d'ours bruns. Joignez-vous à nous, vous serez le bienvenu.

Quelle admirable idée me parut cette proposition, si je n'avais besoin d'ajouter que je crus devoir la décliner!

Remarqué sur une des places de la ville, une statue élevée d'abord en l'honneur de Guzman Blanco, cet Ismaël Pachá du Venezuela, ce baron Hansemann de Caraqueas. Après son départ, on coupa la tête de la statue, et on y "vissa" celle de son successeur!

Les Présidents peuvent disparaître, la statue demeure, on change simplement la tête.

La demeure du Président est située en face de la gare du chemin de fer, il y a même un escalier secret conduisant du palais à la salle d'attente. Etant donné les événements actuels, le président Castro n'aura que peu de chemin à parcourir pour prendre l'express de l'exil, juste le temps de substituer à sa tête celle de son successeur.

En passant ici, donné une soirée au bénéfice de la Croix-Rouge. On aurait refusé du monde si une certaine fraction du public s'était résignée à aller aux secondes places. "Il eût fallu, me dit M. Gran, le regrettable et irremplaçable impresario de New York, mettre les places inférieures à un prix plus élevé que celui des premières: vous en seriez refusé du monde." Bien américain!

Pendant la représentation, il fallut, pour les besoins de la mise en scène, changer de place le piano, coût: "huit francs."

Pour baisser la capote de la voiture nous conduisant au théâtre, le cocher réclama "quatre francs."

Le lendemain de la représentation qui avait mis près de sept mille francs dans la caisse des deux Croix-Rouge, celle du pays et celle de France, le ministre, après nous avoir apporté les félicitations du Président, nous remit en son nom deux brevets nous conférant la plus haute distinction de l'ordre du Libérateur. "Quand vous serez de retour en France, nous dit-il, je vous serai bien reconnaissant d'assurer à votre ministre, que celui qui a la joie d'accueillir deux Français sur cette terre lointaine n'avait pas le plus petit anneau dans le nez, ni de plumes dans les cheveux."

Départ de Caraqueas, de cette permanente féerie. A la gare nous trouvons le consul de France, les membres et le président des deux sociétés de la Croix-Rouge... Le train qui nous emporte longe la lisière de grands bois, où l'on entend un bruit infernal... "Ce sont les éléphants, explique le chef de train, en ajoutant à mi-voix... oh malin le singe." Li pas palé, pou loi pas travaillé!

FREDERIC FEBVER  
Ex vice-doyen de la Comédie-Française.

Evasion de prisonniers.

Alexandrovsk, Russie, 6 mai.— Les prisonniers politiques détenus dans la prison de cette ville ont fait ce matin une tentative désespérée pour recouvrer leur liberté.

Quelques-uns ont été tués par les sentinelles, d'autres ont été recapturés et une dizaine ont réussi à gagner le large.

Cette tentative d'évasion a été dirigée par Ivan Iliinsky, le terroriste qui a assassiné le général comte Alexis P. Ignatieff, à Tver, le 22 décembre, 1906. Les prisonniers ont profité de leur promenade quotidienne dans la cour de la prison pour attaquer leurs gardiens dont trois ont été tués et six mortellement blessés avec leurs propres armes.

Au moment où ils franchissaient les portes de la prison les sentinelles ont ouvert le feu sur eux, en tuant ou en blessant plusieurs.

Iliinsky est au nombre des détenus qui ont été recapturés par les sentinelles après une longue poursuite.

Un apprenti coiffeur qui coopéra gorge à cinq personnes.

New York, 6 mai.—Un garçon de 16 ans, nommé Carmello, employé dans une boutique de coiffeur de Brooklyn, a coupé la gorge à son patron, Antonio Peraso, à la femme de ce dernier, et à trois ouvriers coiffeurs, la nuit dernière.

Carmello a accompli son crime pendant le sommeil de ses victimes.

Les blessures de Peraso et de sa femme sont mortelles. Celles des trois ouvriers, quoique graves, ne mettent pas leur vie en danger. Carmello, son crime accompli, a pris la fuite.

Les détectives qui ont été chargés de l'enquête sont d'avis que le jeune criminel a agi pour le compte de la Man Noire.

La situation dans l'Amérique Centrale.

Puerto Cortes, Honduras, via Nouvelle-Orléans, 6 mai.—Le général Domingo Vasquez, ex-président du Honduras, dément de la façon la plus formelle les bruits suivant lesquels il organiserait un nouveau mouvement révolutionnaire, impliquant les divers républicains de l'Amérique Centrale.

Selon ces rumeurs le général Vasquez aurait concentré une armée à la frontière du Honduras, et, secondé par le Salvador, se préparerait à attaquer le Guatemala. Des voyageurs arrivés hier du Guatemala déclarent qu'à la suite de la tentative d'assassinat contre le président Cabrera dix-huit cadets et plusieurs prisonniers politiques ont été fusillés sans autre forme de procès.

Deux soldats du peloton d'exécution, qui avaient refusé de faire feu sur les cadets, ont été condamnés à mort et exécutés.

Conférence à la Maison Blanche.

Washington, 6 mai.—Quarante-quatre gouverneurs d'Etat assistent à la Conférence qui sera tenue la semaine prochaine à la Maison Blanche pour discuter les moyens les plus pratiques de conserver les ressources naturelles du pays.

Première Communion.

Nous venons de recevoir de Paris un assortiment d'articles religieux, très complet et du meilleur goût, spécialement choisis pour la Première Communion. L'Esquif Department, attachant au Parker, Blake Co. Ltd, Building, 213, rue Tchoupitoulas.

GRANDE CONFLAGRATION RUE DU CANAL

Les Magasins de F. F. Hansell et H. B. Stevens et Cie entièrement détruits.

Les pertes s'élèvent à près d'un demi million de dollars.

Les grands magasins de Hansell et Stevens et Cie situés sur le Canal, près St. Charles, ont été détruits par un incendie, hier soir.

On ignore l'origine du feu, qui a éclaté un peu après six heures au cinquième étage du magasin Hansell.

M. Dreyfus, qui occupe l'immeuble voisin, a découvert les flammes, et il a aussitôt donné l'alarme par téléphone. Au même moment l'agent de police Jackson, qui se trouvait à l'angle des rues Canal et St. Charles, a vu de la fumée sortant de la bâtisse et a également donné l'alarme à la boîte d'incendie du coin.

Les pompiers ont répondu promptement, mais l'incendie avait déjà fait des ravages lorsque les pompes sont arrivées. Les employés de Hansell venaient de quitter le magasin et M. Hansell lui-même était sorti avec son portefeuille de livres quand les flammes ont été découvertes.

En arrivant sur les lieux du sinistre le chef du département d'incendie M. O'Connor, a jugé que l'incendie allait prendre de grandes proportions, et il a fait sonner et répéter une alarme générale, qui ont amené toutes les pompes de la ville sur les lieux. Mais en dépit des efforts des pompiers les flammes poussées par un fort vent ont promptement envahi le magasin de H. B. Stevens et Cie, marchands de vêtements d'hommes.

Les pompiers ont concentré leurs efforts pour sauver le magasin, mais ils n'ont pu réussir, et, comme celui de Hansell, il a été entièrement détruit. Le capitaine John Carig et le pompier Matt. Duffy, de la compagnie No. 5, ont tous deux miraculeusement échappé à la mort.

Duffy se trouvait au faite d'une échelle dressée contre les fenêtres du cinquième étage, quand elle s'est brisée à environ vingt pieds du sol. L'échelle a été arrêtée dans sa chute et est restée dressée contre le mur. Les deux hommes n'ont reçu aucune blessure.

Le capitaine Boyle, du premier précinct, se trouvait à l'angle des rues Baronne et Canal au moment où l'incendie a éclaté. Il a aussitôt averti le poste central, et peu de temps après quarante agents de police sont arrivés pour établir un service d'ordre. C'était l'heure où les employés des divers magasins quittaient le travail, et la foule a été si dense en peu de temps qu'il était difficile de circuler dans les rues.

Le service des cars a été interrompu jusqu'à 10 heures du soir. Les pertes de Hansell sont couvertes par des assurances dans diverses compagnies. Le stock du magasin de H. B. Stevens était évalué \$125,000. Cette perte est également couverte par l'assurance; la bâtisse appartenait au Fond d'Education Tulane. Le magasin de Dreyfus et Stevens, qui appartenait à Mme Wm. Mehlé, est assuré \$45,000 dans l'agence Kausler et Mehlé.

L'Entente sur les Quais.

Dans une lettre adressée hier matin aux agents de navires et aux chefs de unions des armements la commission législative d'enquête, qui avait été choisie comme arbitre, annonce la décision qu'elle a prise la veille au soir au sujet du contrat à long terme pour le chargement du coton.

Il est décidé que chaque équipe d'ouvriers arrimera 187 balles par jour et recevra \$30.

Comme les agents de navires et les armements s'étaient engagés à accepter la décision de la commission, l'entente est donc établie entre les intéressés.

Les agents et les représentants des ouvriers ont reçu très prochainement pour arrêter les détails du contrat qui aura une durée de cinq ans.

La lettre de la commission signée par le secrétaire Gustaf B. Westfeldt jeune et contresignée par le président C. C. Cordill, était adressée à M. M. James Byrnes, président, et Thos. Harrison, secrétaire de l'Association des Armements; T. P. Woodland, président, et Nelson Shepard, secrétaire de l'Association des Armements de couleur; George Plant, F. S. Decker jeune, M. et R. Warriner, A. K. Miller et Cie, M. J. Sanders, Boss et Heyn, S. A. Couslich, W. W. Hendren, Richard Meyer, E. S. Sevilla et Cie, W. J. Hammond et Cie, Alfred LeBlanc, Alfred H. Clement.

Boîte de téléphone brisée.

Un employé de la Compagnie de Téléphone Cumberland a trouvé hier matin brisée et jetée dans la cour la boîte de téléphone installée chez un noir nommé Tony Thomas, rue Bienville, 1729. L'argent qu'elle contenait avait naturellement disparu. Thomas a prouvé qu'il n'était pour rien dans la démolition de la boîte, et il n'a pas été inquiété.

Mauvais Fils.

Le caporal Harry Gregson a arrêté mardi soir à l'angle des rues St-Roch et Clair un individu du nom de Henry Miller, qui troublait la paix et battait sa mère.

L'agent a déclaré que Miller avait insulté grossièrement sa mère et lui avait donné à la tête un coup qui avait amené le sang.

Mme B. Miller, la mère, est âgée de 70 ans. Elle est venue de Louisville, Kentucky, il y a trois semaines, à la sollicitation de son fils, mais elle a été si maltraitée qu'elle a quitté la maison de celui-ci pour s'installer ailleurs en attendant de repartir.

En voyant partir sa mère Miller a brisé sa mère à coups de hache, et elle a dû être protégée par la police pour rentrer en possession de ses effets.

Miller a été condamné par le recorder Marmouget à \$25 d'amende ou 30 jours de prison pour bris de paix.

Il devra en outre répondre devant la seconde cour criminelle de cité à l'accusation de vol de fait au rsa mère.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

Republié Commencé le 5 février 1908

BELLE AMIE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PAUL ROUGET

TROISIEME PARTIE.

DEVOIR DE MERE

XII

LE CAUCHEMAR DE BUSCO

Suite.

Puis il y a une pause... pendant laquelle Busco halète sur

sa couche... pendant laquelle aussi Clarine songe.

— Ah! mon gaillard... je crois bien que cette fois tu m'auras plus qu'à me cacher.

Puis Busco, s'agitant plus fébrilement, plus violemment encore, recommence à parler.

Clarine toujours accoudée sur l'oreiller ne perd pas une de ses paroles.

Si l'ombre qui pesait l'eût permis, on eût vu dans ses prunelles passer un éclair de triomphe.

A la fin cependant Busco cesse de parler.

Son sommeil redevenait paisible. Mais au matin, dès qu'il fut debout, Clarine habillée déjà, vint à lui.

Sur ses lèvres on pouvait voir un ironique sourire.

Un sourire qui fit tout de suite tressaillir le malheureux Busco.

— En même temps qu'il songeait avec inquiétude: — Qu'est-ce qu'elle a? — Son incertitude ne fat pas de longue durée.

Car ce n'était pas tout à fait la vérité qu'il disait à Clarine en lui affirmant qu'il avait bien dormi.

Il avait eu, au contraire des cauchemars effrayants au cours desquels il avait dû laisser échapper des ors, des exclamations. Il voulait pourtant espérer encore qu'il n'y avait là rien d'irréparable!

— Que ces cris... ces exclamations... ne pouvaient trahir la totalité de son secret!

— Que Clarine, en ce moment, voulait plaider le faux pour savoir le vrai!

Elle poursuivait malicieuse: — Parce qu'il m'a paru cette nuit que tu avais l'air agité... — A plusieurs fois tu as prononcé des mots... des phrases à voix haute.

— C'est bien possible. Tu m'as déjà dit que ça m'arrivait.

— Tu devais être avec Ridgal... Ridgal tu sais bien le cantonnier... car tu l'as appelé plusieurs fois par son nom.

— Ah... c'est vrai, au fait... c'est vrai... disait-il aussitôt, essayant en vain de dissimuler l'inquiétude qui de plus en plus s'emparait de lui, j'ai rêvé que j'avais une querelle avec toi, un motif de si peu d'importance que je ne me rappelle même plus de quoi il s'agissait.

Tout en parlant, d'une voix qui n'était pas bien assurée, il regardait Clarine.

Et il se troublait bien plus encore se rendant compte qu'au lieu de s'apaiser, la leur de malice au fond des yeux de sa femme ne faisait que s'élever.

— Ah... tu ne sais plus pour quel motif tu te disputais avec lui?

— Non... vraiment.

— C'est étrange!

— C'est comme ça.

— Eh bien, veux-tu que je te le fasse connaître moi, ce motif?

— Comment... tu sais!

— Parfaitement... je sais pourquoi tu te disputais cette nuit, en rêve, avec le cantonnier Ridgal.

— Eh bien, par exemple!

— Ça t'en bouche un fameux coin, mon vieux!

— Oui, au fait... ça me revient à présent... il m'avait dit qu'il en pinçait pour toi... et qu'il voulait le conter fleurette.

Puis, riant, mais d'un rire qui sonnait faux:

— Comme c'est bête... hein! Clarine se mit à rire, elle aussi.

— Ce n'est pas moi qui l'ai dit, Busco, c'est toi.

— Et je le répète: c'est bête... oui, c'est bête d'aller rêver de semblables choses... Comme si jamais ce pauvre Ridgal avait eu de pareilles idées!

— Dis donc, fit Clarine, tu n'en sais rien. Tu ne me crois donc pas capable de faire tourner la tête aux hommes?

— Oh! Clarine.

— C'est vexant pour moi ce que tu penses là... tu sais... — Mais, ma petite Clarine, je n'ai pas voulu l'offenser... crois-le bien... C'est justement parce que tu es trop jolie... que ce pauvre Ridgal ne peut pas songer à galanterie avec toi.

— Ah... j'aime mieux ça... Il se rassura.

Il lui semblait que Clarine occupait dans le mensonge qu'il venait de débiter là sans grande assurance cependant.

rideaux de la fenêtre.

Le soleil matinal entra dans la chambre, y mit un resplendissement.

Busco se disait: — Je me serai proposé à tort... Clarine ne sait rien.

Mais voici que la jeune femme revenait de nouveau se planter devant lui.

— Encore un mot, Busco.

— Quoi donc, Clarine?

— Ce sont bien des galanteries que Ridgal, dans ce rêve que tu me fais nuit, voulais me conter?

— Mais oui.

— Rappelle-toi bien... il devait y avoir aussi autre chose.

— Autre chose... non, je t'assure, je ne vois pas.

— Une certaine histoire intéressante madame.

— Vois-tu que de nouveau le malheureux Busco se sentait mal à l'aise.

— Vois-tu qu'il s'angoissait plus encore que tout à l'heure.

— Une histoire concernant madame Danlieu? répétait-il machinalement.

Et elle... triomphante!

— Oui... très probablement la fameuse histoire que tu n'as jamais voulu me raconter.

— Mais non... ça n'a aucun rapport... disait-il vivement... trop vivement.

Car Clarine, aussitôt: — Ton nez tourne... j'ai touché jarte... C'est bien ça... Ridgal voulait me faire part des choses qu'il doit avoir... qu'il

sait, à n'en pas douter... Et toi, tu l'interrogeais... Tu criais même comme un pitou qui aurait la patte prise dans une machine à vapeur... Ça m'a réveillé.

— Vraiment... — Et qu'est-ce que je te disais? Il y eut un instant de silence tragique.